

Une église que l'on aime

Qu'importe au final le degré de sa foi. On peut aimer une église pour le bâtiment lui-même. Et pour tout ce que l'on y a connu, surtout l'école du dimanche.

Commençons par celle-ci. On la fréquentait déjà depuis cinq ans. On y était encore à l'âge de 14 ans. Dès 15 ans, ce serait le catéchisme qui vous conduirait à la confirmation et à la première communion à 16 ans. L'époque du culte serait plus chaotique.

A l'école du dimanche, on se souvient de la salle et du vieux fourneau que l'oncle Robert allumait pour nous et pour le culte dès que venaient les premiers froids qui ne nous auraient pas permis de tenir dans cet espace la plupart du temps glacé sans chauffage. Il fallait qu'il allume ce grand poêle doute à 7 heures déjà pour que l'on ait un peu chaud à neuf heures et demie quand commençait cette école dite du « dimanche ».

Trois monitrices, notre tante Noni, soit Mlle Léonie Rochat. Christine Rochat du Haut-des-Prés, née Reymond, et Mme Angèle, épouse du forestier René Rochat. Quelques éléments de cette école du dimanche en fait m'échappent. Ce dont je me souviens, c'est de toujours d'avoir eu, ce me semble l'instruction religieuse sous la direction de Mme Angèle. Laissons les deux autres pour les filles et pour les tous petits.

Mme Angèle était respectée, ce qui n'empêchait pas parfois l'un ou l'autre d'entre nous de dévier. Personnellement, ayant un père conseiller de paroisse, il me fallait être sage comme une image, ce qu'en réalité j'étais, plus par timidité que pour respecter des principes.

Notre monitrice était très douée pour faire renaître comme s'ils avaient été à côté de nous, les personnages de la bible, puisés dans l'ancien testament plus que dans le nouveau. Ainsi aurions pu toucher la main de David, - un bon coup de poing à Goliath -, au roi Salomon, à Adam et Eve, à Abraham, à Isaac, elle n'en loupait aucun pour les remettre tous dans leur réalité de l'époque en même temps que parmi nous. On n'était pas bouche bée, néanmoins tous ces personnages nous devenaient familiers.

Et ainsi pendant des années et pour tous les enfants du village qui doivent peut-être avoir gardé des souvenirs plus précis quant à la répartition exacte des élèves à l'intérieur des trois groupes.

On apprenait des chants que l'on entonnait chaque dimanche. « Toi qui dispose » était un classique. Un peu triste, mais facile à retenir et, suivant le ton que l'on prenait, entraînant, surtout qu'on le chantait fort et que l'on appuyait sur les syllabes. Un autre était au programme presque à coup sûr : « As-tu compté les étoiles ». Le 5ème verset était tout à notre convenance, alors que l'on chantait comme des dératés :

Dieu les connaît tous

Et les aime tous

Dieu les garde tous :

Et Dieu les veut tous.

Tu es toi aussi dans le nombre de ceux qu'il n'oublie pas.

C'étaient des paroles de J. Vincent. Peut-être quelque part stupides quand l'on pense vraiment à leur sens, mais que néanmoins nous chantions de bon cœur. C'était comme une récréation avant que ne recommence un autre récit ou qu'une prière mettrait un terme à la séance. Ce serait bientôt l'heure du culte par ailleurs et il n'était plus question de lambiner.

Mais avant de partir, ne pas oublier le petit nègre. Notre mère, nous étions trois frères, quatre bientôt, nous donnait quatre sous à chacun. Je revois encore exactement la pièce de 20 centimes que je glissais dans la fente alors que le petit nègre branlait la tête en remerciement. Notre obole était pour l'Afrique. Comme tous les écoliers du dimanche, je supposais qu'avec notre maigre contribution nous sauverions l'Afrique !

Tout cela à un goût qui fleure bon l'enfance.

Nous devions nous absenter de l'école du dimanche qu'en cas de maladie et jamais volontairement. Nous y avons échappé, mes deux grands frères et moi, lors d'une seule occasion. Alors on baptisait notre petit frère. Pour cette grande occasion où il y aurait un repas riche de quelques convives, il nous semblait que nous n'étions pas dans l'obligation de nous rendre à l'église. Aussi nous étions-nous cachés dans une chambre dont nous avions fermé la porte à clé. Notre mère à l'heure où nous aurions dû partir, vint senailler celle-ci avec l'ordre de sortir. Nous tîmes bon malgré la violence de son action sur la serrure. Et par ailleurs que pouvait-elle faire ? Nous étions bientôt sortis avec la précaution nécessaire, certains d'une bonne morale mais rien de plus. C'est qu'elle avait le dîner à préparer !

Là-bas, à l'église, ils s'étaient débrouillé sans nous, et même pour entonner pour la centième fois le Salut aux étoiles.

Lors de ces heures du dimanche matin, tout en écoutant nos monitrices, nous regardions de manière très attentive les trois fresques de l'artiste Amiguet qui les avait peintes dans les années vingt. Je le dis d'emblée, je ne peux plus situer deux de celles-ci, l'Espérance et la Charité, tandis que la foi, la plus grande des trois œuvres, figurait au fond de l'église. Les deux autres étaient sur le côté. La foi représentait le Chœur de dames des Charbonnières qui chantait face au public, avec à l'arrière le paysage du lac Brenet. Pour l'espérance, l'artiste avait choisi deux amoureux se tenant la main et gravissant la Dent de Vaulon. Pour la charité, une brave dame venait en aide à une pauvre déshéritée au bord du lac Ter. Nous étions donc en terrain connu. Cela donnait plus de corps à ces mythes quasi universels de la foi chrétienne. Ces trois œuvres, une fois enlevées pour la

restauration de la salle, furent entreposées sur châssis au galetas de l'église. Elles y sont encore et ne gênent personne.

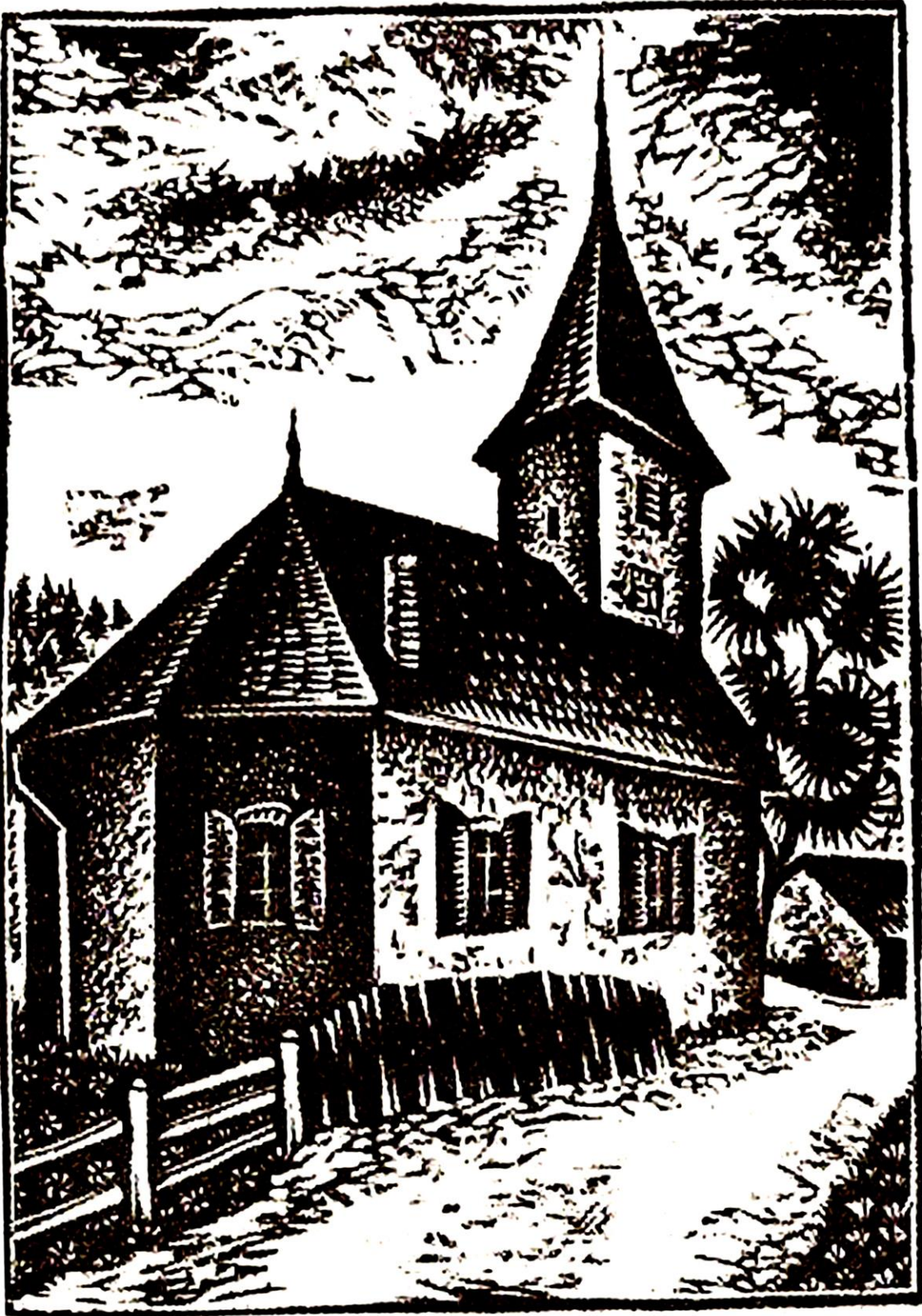
Pour aller à l'école du dimanche, il fallait toujours être bien habillé. Pas de relâchement, surtout avec notre mère, un peu puritaine sur les bords, mais par ailleurs très bonne mère, attentive surtout à ce que ses garçons aillent dans la droite ligne et non pas ne regardent ailleurs. Nous avons respecté ses vœux à la lettre !

L'église, elle prit un autre aspect quand je pus en détenir la clé, et la visiter du haut en bas quand il m'en prenait l'envie. Je montais au galetas, je grimpais l'interminable escalier qui conduisait à la pendule puis au clocher. Et au niveau de celle-ci, grattant le métal pour en entendre la belle sonorité, je regardais entre les lamelles des abat-sons ce que l'on pouvait voir du village et des champs. Chose connue, mais ici, un peu en altitude, prenant une autre apparence. Et les sons de l'activité du village étaient eux aussi tout autres. C'était ici un petit monde où j'aimais venir de temps à autre. Une sorte de retour aux sources, une communion aussi avec le passé de notre localité qui fut long et riche de multiples épisodes. Aucun de ceux-ci, et c'est là le miracle, ne fut lié à la guerre, si ce n'est que les cloches purent sonner pour leur fin. Si ce n'est aussi que nombre des gens de ce village durent partir pour deux mobilisations.

Mon église. Que j'aime toujours autant.



Une école du dimanche d'autrefois devant l'église des Charbonnières. Vers 1910.



Gravure non signée supposée de Pierre Aubert. Une église revitalisée par tout le talent de l'artiste.

Il avait retrouvé son église – texte d’une dizaine d’années en arrière -

Voilà, c’était la nouvelle mode, on fermait les églises. Vous alliez en semaine pour y faire une petite prière, ou tout au moins pour vous recueillir en l’honneur de ses bâtisseurs, fermée. Vous aviez beau insister, secouer la poignée, rien à faire, on ne passe plus. Et cela à cause de deux ou trois petites frappes qui sévissaient dans la région et massacraient des intérieurs, où y piquaient du commerce. Nivellement par le bas. Les voyous commandent, puisque suite à leurs exactions, on ferme les boutiques. Triste. Et démoralisant. Et pour lui, une souffrance qu’il n’arrivait pas à faire passer. Non, qu’il soit désormais condamné à toujours trouver la porte de l’église de son village fermée à double tour, cela, il ne pouvait pas l’admettre. Aussi avait-il demandé une clé que par miracle on lui avait accordée, car les cadeaux de Noël, ce n’est pas tous les jours.

Ô comme il avait pénétré une nouvelle fois avec ravissement, et puis d’autres fois encore, puisque ainsi il avait retrouvé sa pleine liberté, dans ce local un peu froid, un peu austère, un peu sans charme, aurait trouvé le visiteur ordinaire qui en serait ressorti sans aucune admiration. Mais lui, ce local, il l’avait toujours connu de cette manière, il avait toujours été froid, avec des catelles d’une beauté médiocre, du noir et du gris. Avec un grand et long tapis de jute dans le couloir central. Avec son beau plafond néanmoins. Et ses murs blancs. Et sa croix qui ne lui parle pas, bien au contraire. Et sa bible qu’il a ouverte plus d’une fois, ne serait-ce que pour le papier, les caractères et le volume imposant d’une édition ancienne. Enfin, bref, tout voir et tout sentir, comme autrefois. Un miracle. Il en était reconnaissant à ceux qui, pour une fois, avaient pu accéder à ses désirs. Une clé qu’il devrait rendre, lui avait-on dit, ce jour lointain où il n’occuperait plus ce poste occasionnel, c’est-à-dire jamais, car il en avait déjà fait une certitude, cette clé, il ne la rendrait pas. Qu’il puisse dès aujourd’hui et à jamais pouvoir pénétrer dans son église quand il le voudrait, à l’heure qu’il choisirait, de jour ou de nuit, libre et majeur, capable surtout en ces lieux d’une réflexion qui n’est pas forcément celle des autres. A chacun la sienne. N’allez surtout pas, braves gens, vous entasser les uns sur les autres pour porter votre regard dans la même direction. Cette attitude est servile, et louche. Elle n’est pas digne d’un homme qui a une tête pour penser et non pas uniquement un esprit formaté pour suivre une ligne que l’on vous a tracée.

Et voilà, il faisait une fois de plus sa petite révolte. Il la ferait toujours. Il ne pouvait pas s’en empêcher. C’était la manière dont il était fait. La société, pour lui, c’était plus souvent l’ennemie que l’amie. Il s’en méfiait. Elle a de drôles de réactions, la société. Elle ne réfléchit plus comme si chaque individu qui la compose pourrait encore le faire. Elle devient une entité. Un corps géant. Un monstre, quelque part. En plus elle est lâche et servile, pour se mouler presque toujours sur une pensée commune dont l’originalité est médiocre. Bref, entre

elle et lui, le divorce était consommé depuis longtemps, plus aucun amour, au contraire, une méfiance réciproque tenace. Et malgré tout il aimait à être en cette marge d'où, cette même société, il pouvait la voir vivre et évoluer, pour mieux la comprendre aussi, si cela est possible, tant elle est complexe. Servile surtout, qui ne vise qu'à des plaisirs immédiats et qui ne se nourrit que d'analyses sommaires. Voilà ce à quoi il pensait tout en retrouvant les lieux de son enfance, car nul doute que c'est en ces temps-là qu'il les avait le plus fréquentés. Et il les aimait.

Il était ensuite monté à l'étage. Et de là-haut il avait pu voir mieux encore ce grand local froid, voire humide. Mieux encore aussi il avait pu y retrouver par la pensée son monde d'enfant. Les Noël, l'école du dimanche. Et puis aussi ces cultes occasionnels, il venait alors avec son père et sa mère, ses frères. Il la retrouvait ainsi fort habitée à défaut qu'elle soit noire de monde. Les femmes d'un côté, avec leur chapeau à voile, et les hommes de l'autre, avec leur chapeau à côté d'eux. Et il se demandait encore une fois, pour lui, maintenant qu'il s'y trouvait seul, qu'elle pouvait être sa place dans cette société qui croit, tandis que lui, il ne croit pas. Qu'on ne lui fera jamais croire, que la lumière qui les porte ne sera jamais la sienne. Il s'en réserve une autre, plus à son goût, tonique et qui ne doit rien à personne.

Puis il était monté plus haut encore. Il avait visité une nouvelle fois ce grand galetas où il se sentait si bien. Il lui semblait vraiment que là, seul, il était au centre du village, et même que l'église, elle n'en est pas le point central, puisque au-delà de son arrière, ce sont directement les champs, et puis après, les forêts. Et puis encore plus loin, la frontière, et à des kilomètres de là, les villages d'au-delà de la frontière. Elle était donc en marge, en quelque sorte, à côté, alors même que sa grande façade donne sur la place principale. On ne pouvait donc ici se croire isolé, être à l'écart du monde.

Et une fois de plus il retrouvait cette bonne vieille charpente telle que l'avaient mise en place il y a deux cents ans les professionnels que l'on avait engagés pour cette grande œuvre. A l'admirer de près, il trouvait qu'ils avaient adopté en une certaine partie des solutions un peu étranges, boiteuses, d'où une crainte que cet assemblage complexe de poutres ne soit pas aussi solide qu'il le faudrait. On avait d'ailleurs renforcé les parties les plus faibles. Mais, l'un dans l'autre, la charpente telle qu'elle se présentait était là depuis si longtemps, et elle avait affronté tant d'hivers, et pas rien que des faciles et doux, que l'on pouvait avoir la certitude qu'elle résisterait toujours.

On va monter maintenant au clocher. C'est un long escalier. On a dit plusieurs fois que ce ne serait pas à l'heure d'être pompette pour y grimper. Plus encore pour y redescendre. Quel voyage ! On emprunte ce qui n'est en somme qu'un large grimpe-chat, vu la déclivité. On tient la rampe. Et là-haut, ce qu'on voit en premier, c'est la vieille pendule qui ne sert plus, puisque désormais, les heures et même la sonnerie sont réglées par un système électrique. Mais la vieille pendule, espérons qu'un jour ils ne la donneront pas à qui la voudra, à un chiffonnier par

exemple, on la laisse là, dans son coffre de bois. Un pécelet et la porte longitudinale du haut pivote sur le bas pour vous permettre de voir le mouvement dans toute sa magnificence. Il y apparaît presque neuf. Les vernis verts sont intacts, posés hier pourrait-on croire. Et les laitons, un rien gras, sont parfaits dans leur état. Elle fonctionnerait encore à merveille. Et vous redonnerait aussi l'heure d'autrefois, car rien ne pourra remplacer une pendule confectionnée avec attention voire même avec amour. Et surtout pas ces machineries électriques sans âme et sans caractère. Des créations certes utilitaires, mais faite au rabio. Un jour ça ne marche plus, tu jettes. Tandis qu'une vieille pendule, c'est tout un monde, c'est une création, et de l'âme, oui, elle en a, et à revendre, et surtout quand elle marche et qu'elle fait ce gros tic tac, à la limite presque un peu inquiétant, qui découpe le temps en tranches et alors même que le temps, là-haut, tu pourrais croire le tenir entre tes mains et le comprendre. Ils sont formidables, à vrai dire, ces vieux mouvements. Et on les regarde. Et on tente de pénétrer l'agencement complexe de toutes ces roues.

Et puis qu'elle fut moins précise, quelle importance ? Car le temps d'un village, autrefois, il pouvait hésiter entre quelques minutes, que l'on soit, avec un peu d'imagination, capable de flotter en ce petit espace improbable pour croire qu'enfin l'on serait trouvé hors du temps vrai, que vous auriez alors trouvé en ce bref instant, un monde qui se serait situé en des lieux improbables certes, mais où pourtant tu découvres soudain une harmonie que tu n'avais jamais connue jusque là. Des choses comme ça, sans signifiante et que personne ne peut comprendre.

Il monte maintenant vers les cloches dont il aime sentir le métal sous la main. Il les lisse. Il les caresse. Il les admire. Il leur rend hommage, sérieux et recueilli. Elles sont deux. Il fait attention à savoir l'heure, car une fois, surpris, le marteau cognant le métal à proximité de l'une de ses oreilles, cela l'avait rendu à moitié sourd pour le restant de la journée. Les cloches sont belles dans leur bronze vieilli. Du beau bronze. Et celui-ci contient en lui des ondes, tout particulièrement l'une des deux, la plus ancienne, vieille de bientôt quatre siècles. C'est formidable. Elle a été coulée, là-bas, très loin, il y a si longtemps, et pourtant elle n'a pas vieilli dans sa matière. Il faut croire que le travail avait été parfait. Un miracle. Et ces ondes, ce sont les sons qu'il entend les beaux jours où son église renoue avec sa plus belle sonnerie, ou simplement annonce midi. Ils vont par-dessus le village, ces sons qu'il pourrait presque dire bénis. Ils n'appellent certes plus les paysans à rentrer des champs pour aller manger la soupe, mais néanmoins ils n'ont pas changé. Ce sont les mêmes, exactement, qu'en tous ces autrefois. Ils vous signalent une heure, un événement, le midi, le soir, l'annonce d'un prochain culte. Plus guère de mariages, il semble. Le Nouvel-An aussi peut-être. Et bien entendu, le plus émouvant soir de l'année, Noël, où tout est beau, et où toutes les amertumes sont oubliées pour vous faire retrouver un peu de ce merveilleux d'autrefois.

Les cloches d'une église qui est ici celle de son village, ça c'est quelque chose. De profond. De grand. De mystérieux aussi. Ah ! Là-haut, au niveau où volent les hirondelles, il est si bien. Certes, il n'entend plus le bruit du marteau du maréchal cogner son enclume, car la forge, c'était à deux pas. Il entendra encore par contre, quand il est l'heure, les cloches des vaches pâturent à proximité du village. Il n'entendra plus, c'est évident, le pas des chevaux sur la terre battue qui constitue alors tous les chemins. Par contre il percevra celui des tracteurs, et de plus en plus gros avec le temps qui passe. De si gros tracteurs. Et que font-ils avec ? Ils poursuivent, étant moins nombreux, le travail de la terre indispensable encore à la bonne marche du monde. Il le croit avec fermeté. Sans terre que ferait-on ? Non, non, n'allez pas toujours chercher votre nourriture là où ils ont déjà faim, faites-le à proximité de votre village.

Si bien là-haut. Si en paix. Si en accord avec tout ce qui a fait ce village, depuis un demi-millénaire. Au moins. Et plus, même. Ça compte. Et ces choses, elles sont inscrites quelque part, toutes. Il en a la certitude. Et pour une portion non négligeable dans cette église, dans ces poutres, dans ces cloches, dans ce mouvement de la pendule qui ne sert plus, dans ce grand escalier que tantôt il va redescendre. Partout en fait. Et lui, ce qu'il voudrait ne pas perdre, c'est cette faculté de pouvoir les lire, ces choses, mais surtout de pouvoir les saisir. Il aimerait aussi, mais cela est plus difficile, tenter de les faire comprendre à d'autres. Il réfléchit, tranquillement, longuement, et puis bientôt il admet que vraiment c'est impossible. Puisque que lui, il est seul dans sa tête. Qu'il ne communique avec personne, qu'avec les anges peut-être qui sont ceux de son enfance. Et qui sait, même avec Dieu, là-haut, plus haut encore que le clocher de son église. Mais avec eux, jamais. Pourquoi ? Il ne le sait pas. Peut-être est-il resté timide ainsi qu'il l'était. Peut-être aussi, dans le fond, que tout l'indiffère. Tout. Sauf bien sûr, cette église, sauf ce village tel qu'il l'a connu. Sauf ces choses qui sont belles et qui demeurent.

Et voilà, il lui semblait avoir tout dit, tout pensé, et que maintenant, avant que l'une des cloches ne sonne dix heures, il était temps pour lui de redescendre. Et surtout, ce grand penseur de village, qu'il n'oublie pas maintenant de refermer la porte d'entrée. Afin que les autres, dans son église, eux, ils n'y puissent pas rentrer à leur tour.

Lors de la fête de Noël de l'école du dimanche, en 1957, notre église avait failli brûler ; le plafond avait été passablement endommagé et il fallait le changer. Mais on ne pouvait pas faire ce travail sans restaurer l'église tout entière ; la décision fut alors prise de créer un chœur et d'enlever les toiles peintes en 1920-1921. Les travaux ont été achevés au début de septembre et le culte de dédicace a été célébré le 11 écoulé.

Nous ne pouvions évidemment pas laisser les murs sans ornement ; aussi avons-nous placé au fond de l'église, bien au centre, une croix qui est pour le chrétien plus qu'un ornement et qui est destinée à nous rappeler sans cesse la présence de Celui qui est mort et ressuscité pour nous. Au milieu du chœur, la table sainte est là comme une invitation à nous grouper autour du Seigneur et, pour rendre plus parlante cette invitation, un chemin de table porte l'inscription I.H.S. : Jésus, sauveur des hommes. La chaire est placée sur le côté et elle est ornée d'un voile sur lequel se détache le monogramme du Christ, car pouvons-nous annoncer autre chose que la Bonne Nouvelle du Christ Jésus, la vivante Parole de Dieu ? Plus tard, des fonts baptismaux nous rediront que nous devons être totalement consacrés à Celui dont le nom a été invoqué sur nous.

Par ces divers éléments, nous avons tenu à diriger les pensées et les regards vers le Christ comme nous savons aussi qu'Il doit être au centre de tout culte, et de toute vie. On nous reprochera peut-être trop de simplicité, mais pour rendre à Dieu le culte qu'Il agrée et pour vivifier notre adoration, ces éléments ne sont-ils pas suffisants ?

Les travaux ont été exécutés avec beaucoup de soin et tous les artisans de cette restauration, de l'architecte et des maîtres d'Etat jusqu'aux manœuvres, ont droit à notre reconnaissance. Disons aussi notre gratitude aux autorités communales et aux dames et demoiselles de la couture, grâce auxquelles nous n'avons pas le souci d'une dette.

Puissent les petits et les grands être nombreux à louer fidèlement le Seigneur et manifester ainsi devant le monde leur appartenance à Celui qui est le même hier, aujourd'hui et pour l'éternité.

R. Liardet, pasteur.

La figure nouvelle du temple des Charbonnières peut paraître sévère à ceux qui le connaissent dans son état ancien.

La sobriété a, en effet, présidé au choix des matériaux employés, limités au bois et au crépi ; de plus, nous avons cherché à respecter les règles liturgiques qui tendent actuellement vers la plus grande simplicité et vérité dans la célébration du culte.

De ce fait, la chaire et la table sainte anciennes sont venues prendre place sur un chœur modestement relevé d'une marche et où plus tard des fonts baptismaux trouveront aussi leur place.

Une croix de bois, se détachant sur le crépi gris, a remplacé les peintures symbolisant, d'une manière trop laïque, la foi, l'espérance et la charité. Les peintures sur toile du peintre Amiguet seront conservées dans les combles du temple.

Grâce à des dons généreux, les fourneaux, inesthétiques et malcommodes, ont été remplacés par le chauffage électrique. Ainsi,

plutôt que pour le chauffage, le bois d'une commune forestière a été réservé à d'autres fins : pour les boiseries, restaurées en partie, et pour un plafond, du plus bel effet, en lames longitudinales.

L'archéologue cantonal, Monsieur Pelichet, consulté pour cette restauration, nous conseilla de laisser la galerie avec sa barrière de bois aux vides en formes de balustres, telle qu'elle était. Le bois, une fois débarrassé de différentes couches de peinture et rendu à son aspect naturel, prouva que la barrière avait bien le caractère cherché pour une petite église de montagne.

L'harmonium, qui n'avait plus sa place dans le chœur a été transporté sur la galerie.

Faisons le vœu qu'il puisse bientôt être remplacé par des orgues et que de même les anciens vitraux puissent être renouvelés, dans un jour pas trop lointain, par des compositions d'artistes contemporains.

J. Fantoli, architecte.

Article sans référence. Vers 1960.



L'église telle qu'elle se présentait après la restauration de 1960. Le plafond vient d'être refait, tout en bois, entreprise de menuiserie André Guignard, aux Charbonnières. Les fresques ont disparu.



Les chaises des mariés. Mais comme on ne se marie plus, surtout à l'église, elle n'auront plus l'occasion de se détériorer



Le sol n'est pas top, mais voilà, il est resté tel qu'il avait été posé lors d'une précédente restauration. A l'origine il ne pouvait qu'être en bois.



Les exhortations de nos pasteurs successifs ont-elles fait leur effet ?



L'Espérance, à l'assaut de la Dent de Vaulion. Un joli traitement pour les chardons argentés du premier plan.

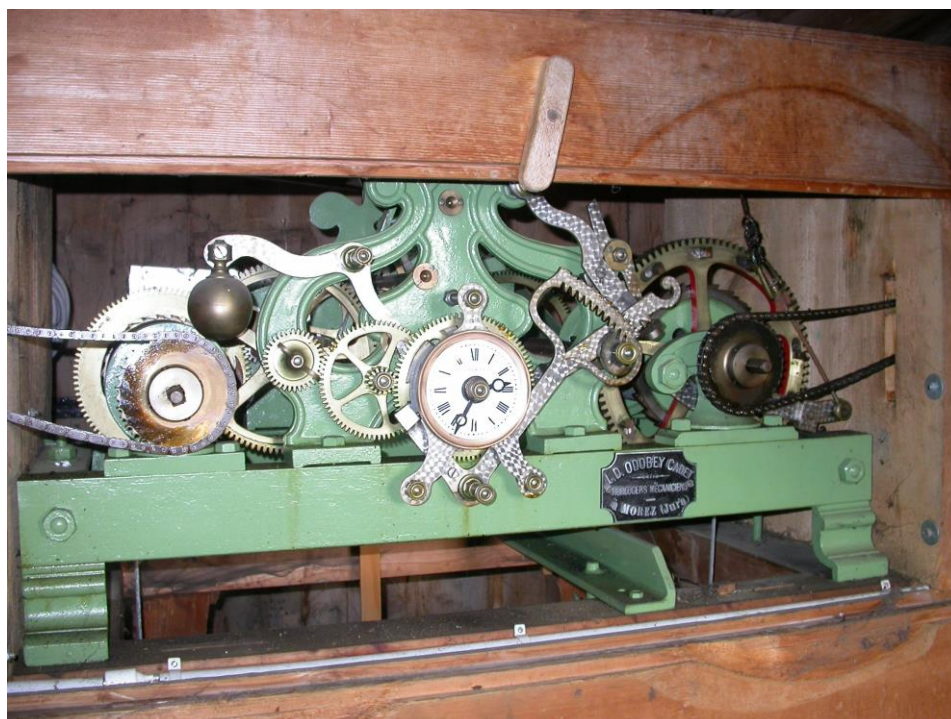


La Charité, scène se passant sous un sorbier couvert de fruits et proche du Lac Ter.



La Foi. Ces dames du Chœur de dames durent poser pour figurer sur la toile. Elles pouvaient ainsi se reconnaître à chaque fois qu'elles se rendaient au culte.

Montons maintenant au niveau du clocher



La seconde pendule, de fabrication française.



La première cloche. Elle avait été coulée pour la chapelle aux Ebattais par maître Dreffet de Vevey en 1780.



La seconde cloche en provenance de l'église de Rances. 1640. La plus ancienne de la Vallée et en parfait état.

Mais prenons l'air !



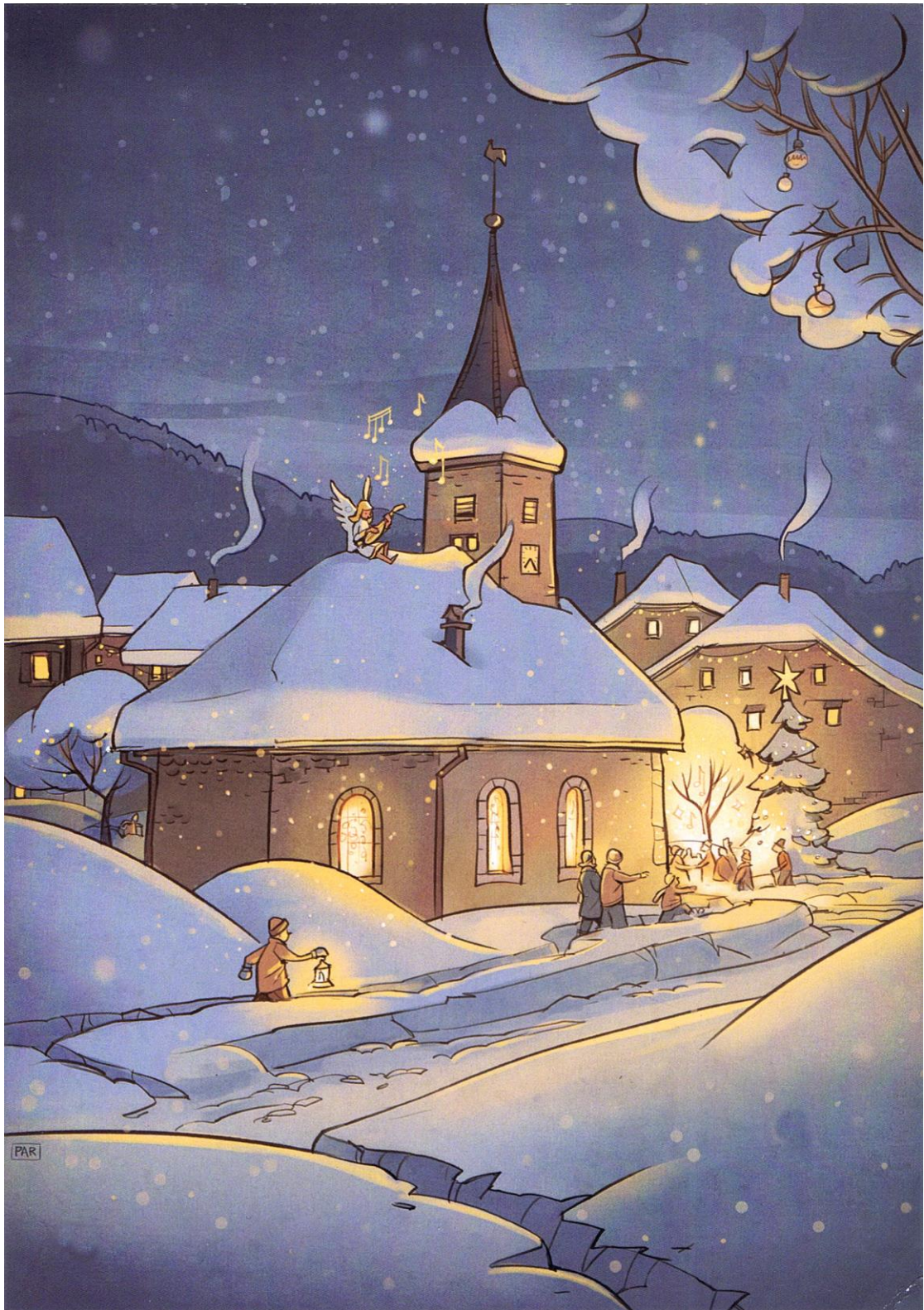
La neige s'entasse sur la place de l'église. Les turbines sont à l'action.



Seule photo couleur que nous possédions du vieux Cygne.



Le 31 décembre 1999, à 23 heures 59 minutes et 59 seconde. On passe d'un millénaire à l'autre.



Notre fils Pierre-Abraham nous offre une jolie veillée de Noël 2024.

